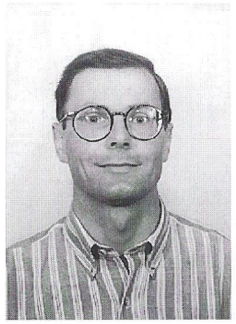
Montana et son histoire

Ce numéro de *L'Encoche* vous présente une contribution de Mademoiselle Julie Rey à l'histoire de Montana. Mais voici, avant d'entrer dans le vif du sujet, un bref rappel du chemin suivi par cette figure dévouée et sympathique de notre commune.

Fille de François de Daniel et d'Eugénie Bagnoud, Julie Rey est née à Montana en 1911. Elle est la benjamine d'une famille de sept enfants. De 1926 à 1929, elle fréquente l'Ecole normale, avant de commencer une longue carrière d'enseignante. Après ses débuts à St-Léonard, à Montana-Vermala et à Sion, elle est rappelée en 1937 dans sa commune, à Corin d'abord, puis à Montana où elle tient l'école des filles pendant une vingtaine d'années. Elle enseigne ensuite à Montana-Vermala, où elle devient bientôt titulaire d'une classe au préventorium *Fleurs des Champs*. Après plus de quarante ans de dévouement aux enfants, la régente Julie commence une retraite très féconde.

De retour à Montana, elle est fort active dans la vie du village. Elle réunit des enfants pour prier le chapelet. A Noël, elle les met en scène dans des tableaux vivants illustrant la Nativité de Jésus. «Tante Julie» s'engage également auprès des jeunes qu'elle rassemble pour discuter de thèmes divers tels l'amitié ou l'acceptation de soi et de l'autre. A l'occasion de la fête des mères, elle monte avec eux une comédie et leur insuffle le goût des planches. C'est ainsi que naît le groupe théâtral *Les Déboussolés,* très dynamique pendant une dizaine d'années. Dans le même temps ont lieu des rencontres pour lire, méditer et partager la Parole de Dieu, dans l'esprit du Renouveau charismatique. Bientôt, ces réunions deviennent hebdomadaires et donnent naissance, en 1977, au groupe de prière encore bien vivant dans la vie paroissiale de Montana.

Quelques années après le décès accidentel, survenu en 1972, de l'ancien président Fabien Rey qui a consacré une partie de sa retraite à trier les archives communales, Julie Rey accepte de poursuivre cette tâche. Patiemment, elle dépouille et classe les documents contenus dans pas moins de cinquante-deux cageots et six grands tiroirs métalliques. Elle confie les parchemins et papiers anciens aux Archives d'Etat qui en font une analyse détaillée terminée en 1982. Au cours de ces années, Julie Rey rédige une *Notice sur la commune de Montana*, dont nous vous présentons une partie, consacrée à la transhumance des Montanais. Témoin



Hugues F. J. Rey
Archiviste communal

Montana et son histoire

(suite)

privilégié des changements rapides et nombreux de ce siècle, elle y évoque ses souvenirs. Des ennuis de santé l'ayant contrainte en 1994 à prendre résidence au Foyer Saint-Joseph, c'est à Sierre que je l'ai rencontrée pour écrire cette introduction. Avec reconnaissance, je lui cède maintenant la plume.

Hugues F. J. Rey

Une année entre Montana et Corin à l'aube du XX^{e} siècle

Faut-il appeler migrants les Montanais de l'époque? Ce qui est certain, c'est qu'ils pratiquaient quatre déménagements par année. Au début février, avec leur gros et leur petit bétail, avec aussi tous les ustensiles transportables, ils quittaient les neiges du village sis à 1'234 m. d'altitude pour descendre à Corin où le premier printemps pointe déjà au bout des rameaux.



Julie Rey
Ancienne archiviste communale

Printemps à Corin

La vigne est là qui attend la taille et la «versane». Bientôt tous les paysans vignerons – et c'est tout le monde – seront au travail, car le temps presse, les bourgeons éclatent. A la grange, le foin diminue de jour en jour; dans la première quinzaine d'avril, il n'en reste plus: il faut remonter à Montana et l'on est bien content. A Corin ou à Champsabé, tous les arbres sont fleuris et l'atmosphère paraît lourde à ces habitués de l'altitude. Tout l'été, ils parcourront à pied la distance de Montana à Corin pour travailler la vigne, arroser les prés et rentrer les foins; plus d'une heure de marche par des raidillons pierreux, car le «grand chemin» a trop de lacets et prend trop de temps. Les femmes et les enfants, dans la mesure du possible, suivent le chef de famille; ils ne sont d'ailleurs pas les moins adroits pour attacher la vigne.

Avril au jardin

Après le déménagement d'avril, à Montana l'on peut semer l'orge et planter la pomme de terre, car les champs saupoudrés de cendre ou de terre sont libérés de leur manteau de neige. Le seigle et le froment ont été semés en automne.

Montana et son histoire

(suite)

Dans les jardins domine la betterave pour l'élevage des porcs. On y cultive aussi les légumes et le chanvre. Ce dernier, filé en grande partie à Bagnes, est tissé chez nous. On l'utilise comme drap pour rentrer les récoltes, mais aussi comme drap de lit.

Juin au mayen

Au début juin, les privilégiés qui possèdent un «mayen» détachent leur troupeau et montent encore. Ils vont vivre deux semaines environ à l'Arnoûva, au Zotsèt ou aux Marolires. Là-haut, les vêtements pourtant si simples que l'on portait au village sont trop beaux pour se traîner sous les sapins en ramassant la litière; alors on va – selon un mot d'enfant – «s'habiller en masque», du moins pour quelques heures. Mais on est heureux. On y vit même une certaine fierté que ne goûtent pas ceux d'en-bas. Et puis c'est la seule période de l'année où l'on mange du beurre frais. C'est si bon avec du pain de seigle! Et puis on l'a fabriqué soi-même au moyen d'une profonde baratte de bois! On fait aussi la tomme, c'est tout un art pour la réussir.

Les alpages

A la fin juin, c'est le «poyet» ou «inalpe». Le troupeau, conduit par un membre de la famille – le propriétaire, si l'une de ses bêtes est une reine –, prend le chemin de Corbire, d'Er de Chermignon, de Colombire ou du Plan. Les génisses, elles iront à la Tsâ. Jusqu'à la mi-septembre, les bestiaux pourront se régaler de l'herbe fine et savoureuse des alpages. Le lait en sera parfumé et le fromage délicieux. Quant au beurre, il sera cuit et conservé dans des jattes de bois ou de terre pour assaisonner les repas de toute l'année. La désalpe est un événement au village. Les reines – trois ou quatre –, au toupin (grosse cloche de vache à son grave) impressionnant, portent sur la tête une branche de sapin blanc fleurie de dahlias et de reines-marguerites, entourée d'une guirlande de graines de sorbier. Cette distinction est portée si précieusement que l'on pourrait croire que la reine est consciente de sa dignité. La reine à lait, elle aussi, est parée, et ce n'est que justice.

Fenaison et moisson

Tant que le troupeau, confié à la vigilance des bergers, séjourne à l'alpage, les villageois s'occupent de la fenaison dont l'ouverture est fixée au village à la St-Jean (24 juin), à Crans au 1er août. Puis vient le temps de la moisson. Mais quel travail, quels tracas et quels soucis avant de pouvoir engranger foin et blé portés à dos de mulet ou de vache!

Montana et son histoire

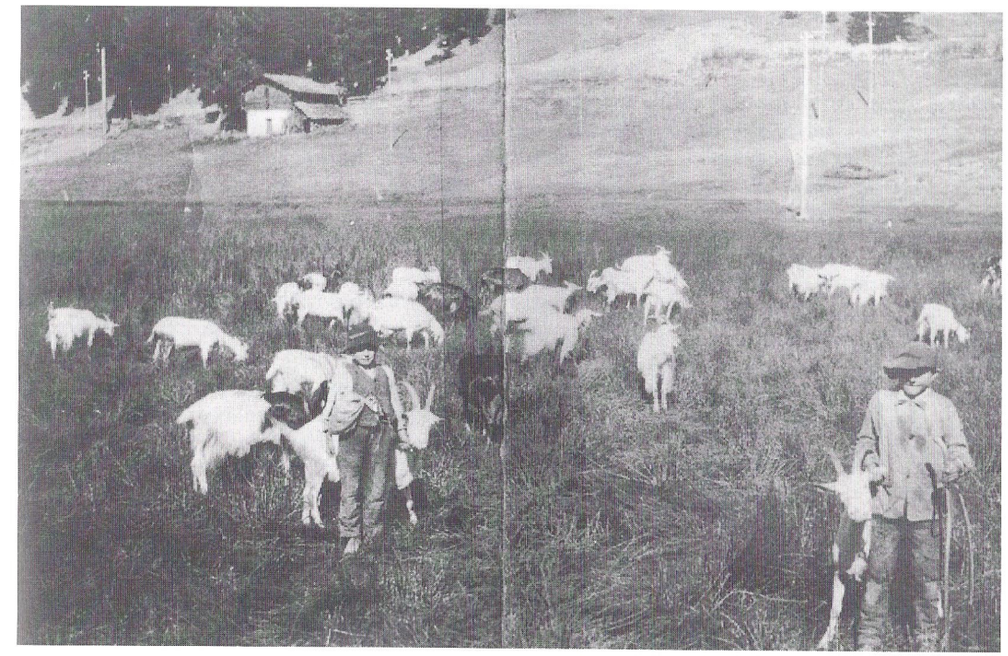
(suite)

La terre est aride. En certains endroits, le rocher affleure; un peu partout, la couche de terre arable est mince, parfois elle atteint à peine 10 cm et le soleil est brûlant. La commune est située dans l'une des régions les plus sèches de la Suisse.

1921: une année de disette

La disette de 1921 demeure encore dans la mémoire de tous les anciens. En hiver, pas de neige, au printemps, gel mais pas de pluie; le premier arrosage des prés, si important pour le gazon, ne peut s'effectuer; la Moubra, alimentée par le Bisse du Roh, est à peu près vide. Compatissant, Lens cède quelques poses du Grand-Bisse, La Riouta, alimentée par l'Ertentse; alors seulement on voit reverdir les prés ainsi irrigués. Trois troupeaux dévorent l'herbe des alpages: les bestiaux, les sauterelles et les rayons brûlants du soleil. Le 13 août, les vaches de Corbire regagnent le village et les génisses de la Tsâ ne tardent pas à les suivre. Durant l'hiver, des rameaux de sapin compenseront le manque de foin. Dans les champs, l'orge, haute de 10 cm, ne peut même pas être coupée à la faucille, on ne peut que la déraciner. Certes,

Emplacement du Forum d'Ycoor, au début du siècle



Montana et son histoire

(suite)

l'année 1921 a été exceptionnelle; il était pourtant fréquent de voir la campagne desséchée. Tous les deux ou trois ans, la population aurait souffert de la faim. Ce qui nous a sauvés c'est l'eau.

Lait d'été

En été, chaque ménage garde une vache ou une chèvre pour le lait nécessaire à la famille. Tous les matins, deux enfants, à tour de rôle, iront dans les étables détacher les bêtes, ils en formeront un seul troupeau qu'ils feront paître dans les clairières de la forêt communale. C'est une belle économie de foin, mais quelle peur, quand un veau s'égare et quel désagrément lorsque son tour de garde tombe sur un dimanche!

Les vendanges

En automne, le travail le plus important, c'est la vendange. A l'exception des personnes âgées et des enfants gardiens des troupeaux, tout le monde prend le chemin de Corin pour aller cueillir le muscat, le rouge du pays et le fendant, rare à l'époque. Le cépage qui domine c'est la rèze; encavée dans la bonne cave de famille, elle donnera un vin sec et dur qui rend les hommes nerveux, irascibles. Quant aux femmes, n'en parlons pas. La plupart ont bien trop peur de leur «seigneur et maître».

Les vendanges se font à la seille et à la brante, récipient en bois contenant 45 litres que l'on porte sur le dos. Je les vois encore, ces rudes vignerons escaladant les murs ou gravissant les pentes raides et caillouteuses. Le pas est lourd, le dos courbé, la tête penchée en avant. C'est tout le poids de leur travail acharné qu'ils transportent ainsi, le souffle court mais le coeur content; c'est l'argent de toute l'année pour aider la famille à vivre et acheter parfois un «biscôme» pour les petits. Les caves coopératives n'étant pas encore nées, la vendange non utilisée par la famille est confiée à des courtiers qui iront la vendre à Sierre ou à Sion à des marchands de vins en gros. Les vendanges sont l'occasion de précieuses retrouvailles. Les jeunes partis en ville comme employés d'hôtel reviennent pour un ou deux jours. A midi, assis autour d'un feu de ceps et de sarments, on savoure une bonne raclette qui donnera des forces pour continuer la journée parfois harassante.

La vendange est souvent peu payée; en 1932 son prix est descendu jusqu'à fr. 9.- la brante. A partir de cette année-là, deux propriétaires commencent à vendre le lait, porté d'abord à dos d'homme du village à la station, et ce par tous les temps.

Montana et son histoire

(suite)

Mais alors règne la liberté. Les vendanges ne sont pas encore soumises à la réglementation actuelle: on les fera donc durer le plus possible, pour son plaisir, avant de remonter à Montana pour l'arrachage des pommes de terre, la récolte des légumes d'hiver, la coupe du bois d'affouage et la boucherie.

Boucherie d'automne

Les familles plus aisées abattent chaque année une vache et un cochon qui seront parfois partagés entre deux ou trois ménages. Ce sera la viande pour toute l'année. On la mangera séchée, crue ou cuite dans une épaisse soupe d'orge. Le dimanche, on la cuisinera avec des pommes de terre, des choux et des poires. On y ajoutera des saucisses aux poireaux que l'on a faites à la maison et placées au-dessus de l'âtre pour les fumer. Cette dernière opération est facilement réalisable, car la vaste cheminée s'ouvre toute grande au-dessus du chaudron suspendu à la crémaillère.

Novembre à Corin

Après la Toussaint, nouveau déménagement à Corin. Il y reste de la pâture; elle permettra d'économiser le foin fauché à la main ou coupé à la faucille dans les talus des champs et des vignes. Cette herbe, portée à la grange au moyen d'une hotte, complétera la ration journalière des bestiaux. Il faut penser aussi à ramasser les feuilles mortes: elles serviront de litière.

Décembre au village

Décembre arrive, c'est le moment de remonter à Montana. Les vaches libérées de leur sonnette, mais chaîne au cou, reprennent le chemin du village, cette fois pour rester enfermées durant tout l'hiver. Elles sortiront cependant, matin et soir, pour aller boire l'eau glacée de la fontaine.

Décembre et janvier, mois de haute neige. Il est fréquent de voir le matin un groupe de jeunes gens, pelle sur l'épaule gauche, et luge en bois *Davos*, tirée par une ficelle de la main droite. Ils prennent à pied le vieux chemin forestier de la station – la route n'existe pas encore – pour aller dégager l'entrée de quelques rares établissements ou chalets. La descente sera plus gaie; on rivalise d'adresse et d'audace pour guider le traîneau sur les pentes verglacées. C'est à qui arrivera le premier au village!

L'hiver est aussi la saison où les hommes battent le blé sur l'aire des «raccards». Le rythme des fléaux, surtout s'ils sont quatre, éveille l'intérêt des enfants de l'école voisine, et le régent, conseiller ou président de la commune, a bien de la peine à capter leur attention.

Montana et son histoire

(suite)

Six mois d'école

A l'école, on ne chôme pas non plus. En six mois, il faut avoir fait le tour du programme. On craint surtout l'inspecteur, un «Monsieur le Curé» en soutane noire, à l'air imposant. Lors de ses visites, tout le monde tremble, à commencer par la régente. Il prend les cahiers, lit d'abord les noms et prénoms: «Héroïne! Tiens, tiens? As-tu peur d'une puce?» Par bonheur, l'ancien régent devenu le Président Robyr, membre de la commission scolaire, vient au secours de l'enfant: «Est-ce que tu sais l'a b c cavoua dè vé?».

Le patois est en effet la langue maternelle. Les enfants apprennent le français à l'école: une monitrice, choisie parmi les élèves, montre avec une baguette les différents meubles et objets de la classe; les petits nouveaux en répéteront le nom en français. La phrase sera apprise ensuite. Il est défendu de parler patois à la récréation. Vaine défense: le français, c'est la langue étrangère et le patois est combien plus expressif. Comment traduire la terminologie si variée des jeux?

L'école des garçons et celle des filles, l'une et l'autre avec tous les degrés – de 7 à 15 ans –, compteront jusqu'à 45 élèves et plus encore. On y enseigne surtout la lecture, l'écriture, le calcul, l'orthographe, la rédaction, un peu d'histoire et de géographie. Et il faut travailler dur pour compenser les six mois de vacances. Pendant l'année scolaire, les seuls congés sont l'après-midi du jeudi et les jours de déménagement.

Respect et pudeur

Les relations élèves et maîtres, parents et enfants, sont le plus souvent compliquées par une très grande timidité. La vie affective est peu développée. Elle ne s'exprime guère. On n'embrasse personne en famille, pas même sa maman. Un respect réciproque, généralement mal compris, fait que les enfants n'osent pas, par peur des taloches, questionner les parents ou les maîtres sur le don de la vie.

Selon les dires des grandes personnes, le «poupon» est apporté par l'ermite de Longeborgne ou de Crettelles. Mais arrive le jour où, dans un coin de la rue, c'est le choc de la stupéfiante nouvelle qui marquera le préadolescent pour de longues années et accentuera sa gêne. Heureux ceux qui, plus tard, feront la découverte personnelle du merveilleux plan de Dieu sur la famille.

Montana et son histoire

(suite)

L'hiver à la maison

L'hiver, souvent rigoureux, enferme la plupart des gens à la maison. C'est une habitation composée principalement d'une grande pièce que l'on pourrait appeler la «chambre à vivre». On y dort dans des lits à tiroir qui permettent de gagner de la place.

On y mange sur une grande table ancienne, de style valaisan, encadrée de deux bancs. Le pain de seigle, le vieux fromage ou le sérac, les noix et les fruits secs servis sur une assiette de bois composent la *marenda* (le goûter), arrosée d'un verre de rèze ou de piquette. Le bon vin, c'est pour les jours de fête!

Tous les travaux que nécessite la vie de famille s'accomplissent aussi dans la grande chambre; la cuisine avec sa porte trouée pour laisser passer le chat, avec sa large cheminée tout ouverte, est bien trop froide pour qu'on s'y attarde. Le matin, il n'est pas rare d'y trouver gelée l'eau du seau, cette eau qui a été la veille puisée à la fontaine.

Dans la chambre, un monumental fourneau en pierre ollaire de Bagnes, cylindrique ou de forme carrée, apporte à la pièce une bonne chaleur qui permet de cuire les pommes dans la «caboutze» (cachette). L'odeur du bois résineux, le parfum des fruits, que c'est bon!

Les veillées

Pendant que les hommes jouent aux cartes ou au moulin, les femmes, elles, passeront les soirées à démêler, à carder la laine qu'elles fileront au moyen du rouet, hérité des aïeules.

Les jeunes filles, comme leurs mères, toujours revêtues de leur austère costume foncé, à col raide, occupent leurs loisirs à tricoter ou à faire du crochet. Chacune d'elles prépare le couvre-lit blanc de son futur foyer. Et tout cela sous la lampe à pétrole. Les premières lampes électriques apparaîtront à Montana vers 1915 et à Corin vers 1940.

La veillée favorise les vieux récits de guerre, les histoires des temps reculés où les poules nichaient derrière le fourneau, où la «chenegouga», troupe d'esprits bruyants, hantait les chemins creux et les lieux obscurs en attendant les vauriens. Les petits désobéissants avaient à craindre les mystérieuses poules blanches qui viendraient caqueter sous le lit pendant leur sommeil.

Montana et son histoire

(suite)

Les écoliers, surtout les garçons, car pour eux c'est plus important – ils passeront l'examen d'émancipation –, finissent les devoirs écrits et l'étude des leçons. Ils portent encore la robe comme les filles jusqu'à l'âge où ils pourront bâter le mulet ou placer le joug sur le cou de la vache «employeuse».

Prière du soir

L'hiver avance. Avant de gagner le lit au matelas fait de paille d'orge, toute la famille s'agenouille sur le plancher de sapin, face au crucifix. Pas de tapis, le bois est dur, on se soulage une minute en s'accoudant au banc. Le plus petit, malin, trouve les jambes de sa mère, ce qui provoque un fou rire général, en l'occurrence très agréable au Seigneur. Ne nous a-t-il pas créés pour la joie?

La maman, ou parfois le papa, commence la prière par la formule rituelle: «Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le». Suivent le Pater, l'Ave, l'acte de contrition et l'invocation de nombreux saints dont les images, les seules, tapissent les madriers de la chambre.

On ne se dit pas bonsoir, ce n'est pas la coutume, ça c'est bon pour ceux que l'on appelle «les Messieurs et les Dames de Crans». Ils nous en mettent plein la vue, mais c'est un autre monde que l'on ne jalouse pas.

Fier de son pays

On aime sa terre morcelée qui s'élève du Rhône au Mont Lachaux. Terre morcelée oui! La famille Romailler, aujourd'hui disparue, ne possédait-elle pas autant de propriétés qu'il y a de jours dans l'année? L'un ou l'autre jardin dépasse à peine la surface d'un drap de foin.

Mais quelle fierté lorsqu'un hôte illustre exprime son émerveillement: «C'est le plus beau pays du monde, pourtant j'ai vu l'Himalaya!».

Les gardiens du village

La ronde annuelle terminée, tout le monde va redéménager à Corin ou à Champsabé et tout recommence.

Monsieur le Curé restera à Montana. Deux hommes sont chargés de la garde du village contre l'incendie et contre les maraudeurs. Leur tâche consiste aussi à sonner les matines et à servir la messe. Ils sont heureux de converser un brin avec les personnes qui montent rechercher des victuailles. Le dimanche, ils voient arriver de rares adultes dont quelques chantres et les enfants des écoles.

Montana et son histoire

(suite)

Obéissance paroissiale

En effet, ces derniers n'ont pas la permission d'aller à la messe à Sierre. Même par mauvais temps, on les voit, par petits groupes, prendre le «grand chemin» dans leurs pauvres habits de coton que ne recouvre pas même un manteau. Monsieur le Curé a le sens aigu de l'entité paroissiale. Il ne s'agit donc pas de désobéir. D'ailleurs, le personnel enseignant, lui aussi, se soumet. Dans l'église encore glacée, le carillon des sabots accompagne la voix des chantres, et, à la St-Joseph, comme à toutes les fêtes hivernales, la buée qui s'échappe des poitrines se mêle à la fumée de l'encens.



L'ancienne église,
la cure et le cimetière de Montana

En conclusion

Nos jeunes n'ont certes pas vécu le temps où il ne restait que 50 centimes à la maison, le temps où la mère prenait le chemin de Corin pour aller chercher le demi-pain de seigle resté en bas, ce pain pétri de ses mains et cuit au four communal. Chaque famille faisait son pain deux fois par an. A la fin du semestre, il était si dur qu'il fallait le couper à la hache.

Certains seraient peut-être tentés d'attribuer ce récit à une imagination féconde. Il est pourtant le résumé bien incomplet du vécu de mes aïeuls, de mes parents, de moi-même, de personnes dont l'authenticité du témoignage ne laisse aucun doute.

Corinna Bille dont la mère, née Catherine Tapparel, était bien de chez nous, donne dans ses nouvelles un saisissant reflet de ces «douleurs paysannes».

NB: *Les sous-titres du texte ont été rajoutés par la commission d'information.*



(Photo Dubost)

Il était une fois...
...le village de Montana